

Visegrád 1956

Mari

Dans le tumulte des sentiments arrachés à ma fange, je me souviens de ce grand été hongrois, nagy magyar nyár, sec, bruissant de chaleur, cigales et sons de partout, partout. L'été si lourd, dur, tendu, écrasant que connaît cette Europe centrale¹ qui fut mienne et qui me connaît. Et qui

1. Europe centrale, Europe de l'Est ? Géographiquement, centrale ; mais la Suisse, qui est plus centrale que la Hongrie, où se situe-t-elle ? Et Palerme, plus à l'est que Prague, est-elle en Europe de l'Est ? Et la Grèce, et la Turquie ? La définition ne peut pas être géographique ; elle est idéologique, politique, historique. Et elle dépend aussi de celui qui parle : Kundera refuse que son pays (lequel ? après une brève existence, il n'y a même plus de Tchécoslovaquie) soit considéré comme un « pays de l'Est »... comme si c'était dévalorisant... En mai 2004, date de l'élargissement de l'Union européenne, la question trouvera-t-elle une réponse, le problème une solution ? J'espère que non. Je tiens beaucoup à la spécificité de cette partie de l'Europe — soyons francs : de cette partie de ma vie. À mes origines.

est morte² et qui me porte. Vers la terre doucement et en attendant je passe vers. Je me souviens de cet avant-goût de troubles prêts à envahir ma vie, me priver des maigres racines que je ne savais pas encore devoir essayer de pousser vers dedans le sein, le con, les muqueuses de la terre pour être quelque part, pour être de quelque part³. J'étais encore hongrois, mais déjà juif, et le contraire, et le reste. L'automne est venu avec les blés coupés, les feuilles tombaient banalement et on, les adultes, savait savourait d'avance le nom de ce qui allait se passer. Je me suis, on m'a éjecté, il n'y avait que moi dans cet été et cet automne hongrois, je me suis réveillé ailleurs, dans vos bras, dans la brume de l'Occident que je ne comprendrai jamais. Je pas-

2. Elle est morte telle que je l'ai connue. J'observe la Hongrie, la vitesse avec laquelle elle « s'adapte », elle se « mondialise » ; en fait, elle s'occidentalise. Je n'ai aucun jugement à formuler à ce sujet ; cette tendance n'est ni plus ni moins criticable en Hongrie qu'en France ou ailleurs. Ce qui est mort, ce sont les habitudes, les coutumes, les spécificités, positives ou négatives. En fait, c'est mon enfance qui est morte, tout simplement.

3. De ce point de vue, j'ai totalement échoué. J'en parle un peu dans *Les Ancêtres d'Ulysse*. Avec quatre appartenances : hongroise, suisse, française et juive, trois passeports, deux langues, je suis vraiment de nulle part. Et je me rends compte qu'avec le temps, cette non-appartenance, ce non-lieu, ce besoin (je ne dirais plus éperdu mais simplement lancinant) d'être et/ou de ne pas être de quelque part devient ma préoccupation principale, elle détermine mes lectures, mes fréquentations, mes amitiés... mes pensées. Quelqu'un qui écrit (je la connais) : « je suis une métisse, fille de l'exil, de la guerre, du colonialisme », écrit forcément pour moi. Aurais-je eu ces préoccupations en restant en Hongrie ? Le judaïsme y intervient-il ? Dois-je mes pensées, ma façon d'être, ma vie, à ces

sai cet été cinquante-six⁴ chez un cousin de mon père, directeur d'éditions; il attirait les écrivains sortis de prison, ceux qui s'étaient tus pendant dix ans et qui se mettaient à parler. J'avais quinze ans et je ne comprenais pas plus que maintenant. J'écoutais admiratif et je parlais sans arrêt pour essayer de prouver à cette Mari potelée que j'en avais seize, comme elle. Aguichante, elle était, femme, déjà femme. Un poète lui faisait la cour, et elle s'en moquait déjà. Que faisait-elle à seize ans; le savoir, maintenant, en écrivant; j'aimerais la connaître, la savoir vivre à seize ans; on parlait d'école, il fallait faire attention de ne pas se tromper, gare aux faux pas, entre quinze et seize ans les programmes ne sont pas les mêmes. Je la désirais, je pense,

événements circonstanciels ? De quoi est fait un homme ? Quelle est la part de l'hérédité, des gènes, et celle du hasard, de l'éducation, des circonstances ? Est-ce qu'un homme existe comme tel, ou est-il un assemblage de tout ce qui n'est, précisément, pas lui ?

4. En 2003, il m'apparaît nécessaire de dire quelques mots sur la révolution hongroise de 1956. À près de cinquante ans de distance, plus personne ne s'en souvient. Même moi dont la vie, la petite existence personnelle a basculé à ce moment, et qui ne cesse d'en parler, j'éprouve une terrible lassitude à l'idée de la raconter pour la x-ième fois...

Pourtant : la Hongrie, alliée (la plus fidèle, la dernière, jusqu'au bout) de l'Allemagne hitlérienne, a été libérée puis occupée par l'Armée rouge. Après un bref passage bourgeois démocratique, un régime stalinien s'est installé, brutal, sanglant, aux ordres des Russes et économiquement incapable. A la mort de staline, en 1953, a commencé un lent dégel, très lent au début, puis de plus en plus sensible, qui a mis à la tête du Parti et par conséquent du pays le réformiste Nagy Imre. Il n'y est resté que quelques mois, et l'ancien dictaturicule stalinien,

mon cousin a parlé ou moi, de ses mains, je les voyais sentais me caresser le sexe déjà. Nous allions nous baigner nus dans le Danube le soir tombé, mon cousin les éclairait, elle et sa sœur, avec une lampe de poche, pour les surprendre. Sa sœur poussait des cris de protestation, elle ne disait pas un mot, se moquait de se montrer nue. Je ne l'ai pas vue. Mon cousin me racontait des détails osés sur elle la nuit dans notre chambre bizarre, taillée dans un rocher. Nous

rákosi mátyás, est revenu au pouvoir. Le ré-enterrement public de Rajk László, ministre de l'intérieur communiste exécuté en 1949 à la suite d'un procès préfabriqué, officiellement réhabilité au début de 1956, a été suivi par des centaines de milliers de personnes — événement inconnu dans ce pays. Des cercles de discussion libre se sont formés, et le 23 octobre 1956, les étudiants de Budapest sont descendus dans la rue, ont pris les armes dans les casernes où les soldats se sont joints à eux et ont occupé la Radio. Le communiste Nagy Imre a formé un gouvernement démocratique, a déclaré la neutralité de la Hongrie qui devait quitter le pacte de Varsovie, et a demandé le retrait de l'armée soviétique — ce qu'il a obtenu. En quelques jours des dizaines de partis, de la gauche modérée à l'extrême droite, se sont formés, et la chasse aux communistes a commencé. Mais les Russes, jamais vraiment partis, sont revenus à l'aube du 4 novembre, ont réoccupé le pays, ont tué au combat des milliers de révolutionnaires en reprenant la capitale, ont installé le traître Kádár János à la tête du pays et du Parti, et, grâce à la complicité de Tito, ont capturé et exécuté Nagy avec quatre de ses compagnons. Nonobstant, Kádár, politicien avisé, aux tentations semi-démocratiques, malin cuisinier en chef du «communisme de goulache», un communisme à la sauce hongroise, a entamé un processus de libéralisation du pays. On pouvait tout critiquer sauf le Parti et l'Union soviétique. Vous connaissez la suite : la Hongrie est devenue «la baraque la plus gaie du camp» jusqu'à la chute définitive du régime, en 1989.